

L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 38.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 2 Février 1867.

L'ÉLECTEUR

JOURNAL REDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES

UN COMITE DE COLLABORATEURS
PARAIT LE SAMEDI

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

L'abonnement est de \$ 1.50 par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

2. FEVRIER.

LA JOURNÉE D'UN CHIEN ERRANT.

Depuis que les chiens sont devenus citoyens, il y a parmi eux bon nombre de réfractaires qui ont fermement résolu de ne pas payer leurs contributions et de vivre sur le commun; ce sont les libres penseurs de la rue. On les rencontre par troupes, fouillant les ruisseaux, cherchant quelques anabains. Ils ont leurs tristesses et leurs joies. L'échine maigre, le poil boueux, ils filent parfois, le long des maisons, honteux et affamés; parfois, quand ils ont découvert une pelleée d'os dans un tas d'ordures, ils se vautrent au soleil, le ventre réjoui par les rayons tièdes, le museau allongé et frémissant d'aise.

J'ai souvent étudié leurs physionomies. Ils ont l'allure débraillée, hardie et goguenarde de nos gamins. Ils mordent quand ils ont dit, ils rampent lorsque leur ventre est vide. Ces malheureuses bêtes ont perdu tout sens moral. Ils refusent la civilisation et la civilisation les renie. Ils vivent d'expédients, en intriguants nécessiteux, échangeant un morceau de viande contre un coup de bâton.

A vrai dire, j'éprouve de la sympathie pour eux. Soyez certains que ce sont des bohèmes-poètes qui aiment mieux philosopher et rimer au grand air que d'être abasourdi et bêtement couchés sur un coussin, entre quatre murs. Je sais bien qu'ils vivent en guerre ouverte avec la société, mais la société est solide, et les chiens errants sont de pauvres diables qui se perdent bien trop haut dans leurs rêves pour songer aux peuples et aux rois.

Tout ceci est pour amener à point l'histoire que je vais vous conter. Un vieux épaveur que m'a légué mon grand oncle, — hélas! il ne m'a légué que ce chien, — m'a fait un récit navrant, hier soir.

Nous nous chauffions tous deux au coin du feu, tristes et regardant les cendres rouges. Tom devient subitement bavard: « Ah! le bon feu, dit-il, et comme les souvenirs chantent devant la braise! Je vais vous raconter une histoire, mon cher maître, une histoire de ma jeunesse. »

J'avais alors environ un an, et j'étais bien le plus naïf qu'on puisse voir. La jeunesse est présomptueuse; elle commet les plus grandes folies en croyant faire acte de sagesse.

Je vous savez combien votre grand-oncle m'aimait. J'avais dans un grand placard, toute une petite chambre et une triple couverture étendue sur le sol, fait de ce réduit le lit le plus mal-

leux qu'on puisse imaginer. La nourriture valait le coucher; jamais de pain, jamais de soupe, rien que de la viande; de la bonne viande saignante. Quant au sucre, vous n'ignorez pas que je ne l'aime plus; j'en ai trop mangé dans ma jeunesse. Je vous avoue que le sucre avait fini par me faire mal au cœur, et je l'acceptais uniquement pour ne pas désobliger votre grand-oncle.

Eh bien! au milieu de ces dîners, je n'avais qu'un désir, celui de me glisser par la porte, en traversant et de me sauver dans la rue. Les carresses me semblaient fades, la mollesse de mon lit me donnait des nausées; j'étais gras à m'en écœurer moi-même, et je m'ennuyais toute la journée à être heureux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou, j'avais vu de la fenêtre le trottoir d'en face. Quatre chiens, ce jour-là, s'y battaient en furant de joie; ils se roulaient sur le pavé, en plein soleil, maigres et fiels. Jamais je n'avais contemplé un spectacle si merveilleux. Je me mis à aboyer en ne signe de détresse, et votre grand-oncle se hâta de me faire taire en m'offrant un morceau de sucre qu'il me fit avaler.

Dès ce moment, mes croyances furent fixées. Le véritable bonheur était derrière cette maudite porte qu'on fermait si soigneusement. Et je me donnais pour preuve qu'on fermait aussi les portes des armoires, derrière lesquelles on mettait la viande. J'arrêtai le projet de m'enfuir. Certainement il devait y avoir dans la vie autre chose que du sucre et de la chair saignante. C'était là l'idéal, vers lequel tendait tout mon être.

Un jour, on oublie de pousser la porte, et je descendis l'escalier en courant. Je me trouvai dans la rue. Elle était belle! Elle était bordée de larges ruisseaux qui exhalèrent des senteurs délicieuses. La boue que soulevaient mes pattes, éclaboussait mon poil avec des carresses tièdes d'une douceur infinie. Il me semblait que je marchais sur du velours. Et il faisait une bonne chaleur au soleil, une chaleur fraîche qui pénétrait ma graisse et la fondait pour ainsi dire.

Je ne vous cacherais pas que je tremblais de tous mes membres. Il y avait de l'épouvante dans ma joie et dans mon admiration. Je me souviens surtout d'une terrible émotion que je prouvai alors: trois chiens, qui se roulaient dans la boue, vinrent tout à coup sur moi en aboyant, et je faillis m'évanouir. Ils me traitèrent de grosse bête et me dirent qu'ils aboyaient pour rire. Et je me mis à aboyer comme eux, à me vautrer dans la boue, à jouer à une foule de jeux charmanis avec mes nouveaux camarades.

C'étaient des gaillards, eux. Ils n'avaient pas ma bête de graisse, et ils se moquaient de moi, lorsque je roulais comme une boule sur les trottoirs. Je me rappelai plus tard qu'ils échangeaient des regards de pitié, lorsque je leur racontai naïvement mon histoire.

Un vieux dogue de la bande me orit particulièrement en amitié. Il m'offrit de faire mon éducation, et je l'acceptai comme précepteur. Ah! que le sucre de votre grand-oncle était loin! Je bus au ruisseau, et je déclarai n'avoir jamais goûté un pareil nectar. Tout me parut beau et bon. Je connaissais enfin le bonheur parfait, l'idéal qui est de vivre au soleil, librement, en aboyant quand on veut.

Une chienne passa, une ravissante chienne dont la vue m'emplit d'une émotion inconnue. Mes rêves seuls m'avaient jusque-là montré ces créatures exquisées qui rendent sous les plus sages des chiens. Nous nous précipitâmes à la rencontre de la nouvelle venue, mes quatre compagnons et moi. Je devançai les autres; j'allais faire mon compliment à la chienne. Lorsqu'un

de mes amis me mordit brusquement au cou. Je poussai un cri de douleur et de désespoir.

« Bah! me dit le vieux dogue, en m'entraînant, vous en verrez bien d'autres. »

Nous avions fait un bon bout de chemin en nous poursuivant les uns les autres, et je commençai à me sentir un appétit féroce.

« Qu'est-ce qu'on mange dans la rue? » demandai-je à mon ami le dogue.

« Ce qu'on trouve, » me répondit-il docilement. Cette réponse m'embarraça, car j'avais beau chercher, je ne trouvais rien. J'aperçus alors, de l'autre côté de la rue, une magnifique boutique, où étaient entassés de gros morceaux de viande propre et coupés.

« Voilà mon affaire, pensai-je naïvement. »

Et je sautai sur une des tables de marbre qui étaient à l'entrée de la boutique. Je pris une large côte de bœuf, et j'allais l'emporter, lorsqu'un gargon en tablier blanc m'asséna sur l'échine un terrible coup de bâton. Je lâchai la viande et je me sauvai en hurlant.

« Bon Dieu! me dit le dogue, vous sortez donc de votre village. La viande qui est sur les tables, est seulement faite pour être regardée de loin. C'est dans la boue qu'il faut chercher. »

Mon étonnement était aussi grand que mon douleur. Jamais je ne pus comprendre que la viande des rues n'appartient pas aux chiens. Elle était là toute prête, étalée devant les désirs de chacun, et puisque je me donnais la peine de monter la prendre, il était injuste de ne pas me la laisser emporter.

Mon ventre commençait à se fâcher sérieusement. L'eau des ruisseaux était décidément peu substantielle; elle perdait mon estime. Je cherchai dans la boue en toute inutilité, et le dogue me prévint qu'il fallait attendre la nuit, l'heure où l'on vide les ordures devant les portes. Attendre la nuit! Il disait cela tranquillement, en philosophe en lui-ci, et la pensée seule de cette attente me déchirait les entrailles.

Tout à coup le dogue se mit à trembler. Il se fit petit, petit, et fit la sournoisement le long des maisons, en me disant de le suivre au plus vite. Dès qu'il trouva une porte cochère, il s'y réfugia à la hâte, en poussant un grognement de satisfaction. Comme je l'interrogeais sur cette fuite, il me dit: « C'est un homme qui avait une épée? »

« Avez-vous vu cet homme qui avait une épée? » me demanda-t-il.

« Oui, »

« Eh bien! s'il nous avait aperçus, il nous aurait emmenés et on nous aurait pendus. »

« Pendus! m'écriai-je, mais la rue n'est pas à nous, elle appartient donc pas! La vie libre au soleil, le bonheur parfait, l'idéal sont donc de vains mots! On ne mange pas et on est pendu! »

La nuit vint, froide et boueuse. La pluie tomba, mince et pénétrante, soulevée par le vent qui soufflait d'une façon sinistre. Bon Dieu! que la rue était laide! Ce n'étaient plus cette bonne chaleur, ce large soleil, ces trottoirs blancs de lumière où l'on se vautrait si délicieusement. Je regrettais avec amertume la triple couverture et les quatre murs de ma prison.

On vida les ordures devant les portes, et je fouillai les tas, désespéré et affamé. Je rencontrai quelques os maigres qui avaient traîné dans la cendre, et je m'avouai que la viande est autrement succulente. C'est alors que je pus comprendre combien le sucre est doux.

Mon ami le dogue grattait les ordures en artiste. Il me fit courir jusqu'au jour, visitant chaque ruisseau, ne se pressant point. Je tombais de lassitude. Pendant près de dix heures je